

Contact-Ontarois Il existe une alternative

Brigitte Haentjens

Number 28 (3), 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43611ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haentjens, B. (1983). Contact-Ontarois : il existe une alternative. *Liaison*, (28), 49–50.

Contact-Ontariois

Il existe une alternative

Dire que la Culture, et plus précisément le marché culturel en Ontario est tenu en main par une petite élite en majorité issue du corps enseignant, qui se fait un devoir de reproduire les structures du gouvernement qui la subventionne,

dire que cette petite élite, forte d'un pouvoir récemment acquis (et pourtant précaire) sert d'écran entre la population - qu'elle ne représente pas - et les artistes franco-ontariens dont elle a honte ...voire pitié,

dire cela en rentrant du premier Contact Acadie n'est pas seulement un constat d'échec; c'est que j'ai pu vérifier là-bas que oui, il existe une alternative et qu'il ne tient qu'à nous, en tant que collectivité de les assumer.

par

Brigitte Haentjens

J'aimerais relever quelques points saillants de ce Contact Acadie, qui vous donneront peut-être des éléments de comparaison:

- un Contact organisé et géré par des bénévoles (artistes, acheteurs);
- priorité aux artistes et aux artistes acadiens (per diem de trois jours);
- qualité de l'accueil permettant une performance optimale aux mini-spectacles;
- horaire du Contact permettant un maximum d'échanges entre les artistes et acheteurs;
- très grande présence de jeunes artistes semi-professionnels.

Tout cela faisait de Contact Acadie un cadre très simple et très chaleureux qui contrastait avec force avec les dorures et le faux prestige qu'on avait voulu donner à celui de Toronto l'an dernier. On s'y sentait bien comme artiste, on s'y sentait «backé», soutenu. On sentait aussi le public des acheteurs fier des produits de ses artistes, fier de sa propre culture, en train de se faire, là, sur la scène...

Notre marché culturel est tenu, en grande partie, en main par «des fonctionnaires de la culture» (ceux là même qu'on veut séduire en faisant un contact «prestigieux»), qui d'une manière indirecte sont mis en place par le gouvernement et notamment par le Secrétariat

d'État. Cette petite élite a été mise au pouvoir grâce aux revendications légitimes des Franco-Ontariens et s'est empressée d'exercer ce pouvoir sur la population dont elle est issue, en particulier en favorisant une culture qui est celle de sa classe.

En empêchant, comme elle le fait souvent, le contact entre les artistes d'ici et la population (puisqu'elle c'est elle qui achète ou non les

spectacles), elle dépossède la population de sa propre culture, celle qui est en train de se faire, ici, par les artistes qui vivent et s'inscrivent en Ontario.

On continue à véhiculer des attitudes de «colonisé», en favorisant systématiquement ce qui vient de l'extérieur, en particulier du Québec, exactement comme le Québec l'a fait autrefois vis-à-vis de la France. Quant aux artistes

Salle Contact, Sudbury, 1981



d'ici, on les considère d'un tel point de vue paternaliste, qu'à la longue cela en devient carrément insultant.

La politique culturelle de l'Ontario néglige la notion de développement — j'entends de développement à long terme. Si on continue à ne donner aucune chance aux jeunes artistes de se produire, on ne pourra jamais construire un milieu professionnel fort, et on risque d'avancer encore longtemps sur le schéma «un pas en avant, deux en arrière». D'après moi, un effort culturel qui néglige la relève est voué à l'échec, à plus ou moins long terme. Il est d'ailleurs significatif qu'on laisse crever de faim des artistes pleins d'avenir jusqu'à ce qu'ils aient «fait leurs preuves»... Autrement dit qu'ils soient assez brûlés pour qu'on se lamentent sur leur disparition.

Le trop grand degré d'assistanat du Conseil des arts et du Secrétariat d'État vis-à-vis des acheteurs du marché culturel tue le dynamisme. Il est significatif, dans le cas du théâtre, de voir que l'impact maximal d'un spectacle (tant par l'assistance que par la qualité de l'échange permis entre artistes et public), est obtenu dans les plus petites communautés, les moins subventionnées, parfois les moins structurées. Parce qu'elles sont motivées. Quand la demande de subvention devient un sport routinier, on finit par acheter un spectacle avec lassitude et pour «la cause».

En encourageant la rentabilisation des opérations culturelles, le CAO et le Secrétariat d'État ont souvent négligé d'aider les acheteurs à bâtir une programmation qui fasse du sens. Je n'ai rien contre le marketing, mais si le Conseil des arts encourage la culture de masse sur études de marché, aux dépens d'un développement moins rentable à court terme, je commencerai à me poser des questions...

Pourquoi le CAO subventionne-t-il des tournées de grosses vedettes qui seraient de toutes façons rentables, au lieu d'aider ce

qui l'est moins, en terme monétaire (les jeunes artistes, le théâtre)? Pourquoi le Secrétariat d'État continue-t-il d'assister des organismes dont la seule réalisation dans l'année est de faire venir quatre vedettes québécoises? N'importe quel producteur indépendant pourrait faire ce genre de job.

Cette politique ou cette absence de politique encourage encore le fonctionnarisme de certaines institutions culturelles, car le profit éventuel est réinvesti dans des structures administratives artificielles qui préservent hypocritement l'aspect «non-lucratif» et tuent tout dynamisme culturel.

Pour finir (car le rédacteur en chef me presse!), il m'apparaît vraiment urgent que la culture soit prise en main par la base, et tout au moins, d'arrêter la création d'associations artificiellement créées de l'extérieur, par le Secrétariat d'État notamment, et qui deviennent des sortes d'antennes gouvernementa-

les peu représentatives de la population. En particulier, je crois vraiment que l'organisation du Contact ne devrait pas être entre les mains du Conseil des arts, non pas que le travail des individus qui y travaillent ne soit pas à saluer... Mais après tout, c'est à nous autres, artistes et acheteurs de s'organiser.

Il va bien falloir un jour que la population franco-ontarienne se prenne en main ou bien qu'elle accepte purement et simplement de se faire rayer de la carte des francophones hors-Québec. Un peuple vivant se bâtit par sa culture vivante et nous sommes un certain nombre d'artistes qui y croyons et tentons de la bâtir. Parfois envers et contre tous.★

Brigitte Haentjens est directrice artistique au Théâtre du Nouvel Ontario à Sudbury. Elle est co-auteur de nombreuses pièces de création dont *Strip*, *Hawkesbury Blues* et prochainement *Nickel*.



Maintenant disponible!

LES MURS DE NOS VILLAGES

OU
Une journée dans la vie d'un village

Création collective du Théâtre d'la Vieille 17

Éditions Maison
Centre culturel La Ste-Famille
C.P. 359
Rockland (Ont.) K0A 3A0